

LA VIE QUOTIDIENNE A BLIDA EN 1930

Les Français d'aujourd'hui aiment à se pencher vers le passé pour y chercher leurs racines. Ils s'intéressent à la vie quotidienne d'autrefois, à la « petite histoire » de leur ville ou de leur village. Pour eux, cette recherche n'offre pas de difficulté particulière. Mais pour nous, Français d'Algérie, une visite sur place, d'ailleurs matériellement peu commode, ne nous serait d'aucune utilité à cet égard tant la rupture est totale. Heureusement, il nous reste les archives et, parmi ces témoins écrits, les journaux d'Algérie conservés à l'annexe de la Bibliothèque nationale à Versailles (1). Ainsi le blidéen, par exemple, ou le blidéen d'adoption (2), soucieux de retrouver la vérité sur sa ville, pourra y consulter la collection presque complète du « Tell », « outil indispensable pour qui cherche une image objective du passé blidéen » (3). Il pourra y retrouver, pour l'époque de son choix, des images de la ville des roses, de la douce ville au pied de la montagne, restée chère à son coeur.

La Reine de la Mitidja

Choisissons donc une époque : ce sera l'année 1930, c'est-à-dire l'année de la célébration du Centenaire de l'Algérie française. C'est un moment privilégié, c'est l'apogée de la colonisation, tout le monde en Algérie peut croire que la conquête est réussie. Ce n'est pas un colonialiste impénitent, c'est Jean Daniel lui-même, favorable, on le sait, à l'indépendance algérienne, qui écrira : « Oui, je crois bien qu'il y eut, dans les années trente, l'un de ces moments privilégiés où l'Histoire est comme suspendue et indécise. Un moment où le péché de la conquête pouvait être pardonné et même effacé. Une nation est, d'ailleurs, à l'origine, une conquête réussie : les conquérants arabes en savent quelque chose » (4).

A cette époque, Blida, la reine de la Mitidja, est une ville de 36 687 habitants, dont 10 577 européens (5). Grâce à sa position, au pied de l'Atlas, au milieu de la verdure de ses orangers, citronniers, oliviers et mimosas, elle est l'une des localités les plus jolies, les plus riannes et les plus coquettes de l'Algérie. Le journal blidéen « Le Tell », fondé en 1864 par l'imprimeur Mauguin (6), et qui sera en 1962 le doyen des hebdomadaires d'Algérie, est alors, un bihebdomadaire paraissant le mercredi et le samedi.

Il paraît sur quatre pages, avec, le mercredi, un supplément illustré

évoquant l'actualité non seulement locale, mais aussi nationale et internationale.

Et la lecture du « Tell » nous confirme bien dans cette impression d'une certaine douceur de vivre alliée à un travail sérieux, soucieux d'associer aux progrès réalisés des couches de plus en plus nombreuses de toutes les composantes de la population algérienne. La douceur de vivre se manifeste par les fêtes qui faisaient la réputation de Blida, Fête des fleurs et Fêtes de la Pentecôte notamment. Le numéro du 26 avril 1930 annonce en ces termes la Fête des fleurs : « Blida a revêtu sa parure de fête et les oriflammes claquent déjà partout au vent léger, sous un beau ciel bleu. De nombreux concurrents se sont fait inscrire et le cortège fleuri qui animera de ses chars merveilleusement décorés la place Clemenceau sera un des plus jolis qui se soit vu encore. La bataille de fleurs et de confettis fera rage. Les roses de Blida sont toutes écloses pour le plus grand émerveillement de ses nombreux visiteurs. La grande retraite aux flambeaux qui, le samedi soir, parcourra les rues, sera un prélude aux fêtes fleuries ; l'armée et les sociétés locales y participeront toutes, ainsi qu'un groupe de nègres soudanais et des Aïssaoua authentiques » (7). Le journal annonce aussi deux grands bals, le soir sur la place Clemenceau (place d'Armes), éclairée a giorno. Et le numéro du mercredi suivant confirme le succès de la fête, à laquelle, de surcroît, profitant de leur passage à Blida, se sont associés des Touareg du Hoggar qui se rendaient à Alger, montés sur leurs chameaux.

Les Fêtes de la Pentecôte

Après la Fête des Fleurs, les fêtes de la ville, organisées par le Syndicat d'initiative, avaient lieu à la Pentecôte, et faisaient la fierté de Blida. Favorisées par un temps idéal (la légende voulait pourtant qu'il y eût chaque fois une petite averse), celles de 1930 ne devaient pas faillir à leur réputation. Le samedi 7 juin, la retraite aux flambeaux, avec le concours des troupes de la garnison et des sociétés locales, est suivie d'un concert donné sur le kiosque par les « Amis réunis ».

Le dimanche, jour de la Pentecôte, les Blidéens sont réveillés au son des cuivres et des tambours et au bruit des salves d'artillerie, auxquels succèdent deux concerts sur la place Clemenceau.

Toute la matinée, une poule à l'épée réunit les plus fines lames de la région, qui exercent leur science des armes dans le cadre verdoyant et

fleuri du Jardin Bizot (8). L'après-midi, on devait à l'Amicale motocycliste une course entre Blida, Marengo et Koléa, et au pilote Robert Petit, venu avec son avion de Maison-Blanche à Blida, d'audacieux baptêmes de l'air. Mais la plus grande attraction de la journée se produisait le soir, avec le bal, les illuminations inédites dues à l'architecte de la ville, M. Humblot, et le feu d'artifice, tiré autour du kiosque. De quoi féliciter le comité des fêtes avec ses deux présidents, M. Lorsignol, et M. Glorieux, adjoint au maire de Blida. D'autant que les festivités continuent : le lendemain lundi, notons la course des garçons de café, des attractions place Lavigerie, ainsi qu'une grande fantasia mozabite : « avec la corporation des Mozabites sont arrivés, nombreux, les indigènes des environs, invités par leurs coreligionnaires blidéens à venir prendre avec eux une large part aux fêtes ; ils se répandirent dans les rues en cortèges pittoresques et bruyants. Soulignons le goût apporté par les cafetiers maures dans la décoration de leurs établissements ».

Cependant, en raison du Centenaire, les fêtes de Blida cette année-là, n'étaient pas terminées. Elles furent prolongées une deuxième semaine. Scénario à peu près identique le dimanche 15 juin : réveil en fanfare, concerts, bal, feu d'artifice. Remarquons encore ce jour-là un gymkhana automobile, dont fait état le « Tell » du 18 juin, qui donne, par ailleurs, le résultat du concours de vitrines, dont les principaux lauréats sont le Grand Bon Marché, les Ateliers du Minaret, la pharmacie Temime, les magasins Charpenne et Bacri.

N'ayons garde d'oublier les fêtes de Chréa, qui est déjà une station estivale et hivernale réputée. Depuis Blida, empruntons les 17 km de route en lacet, qui nous mènent à 1 500 mètres d'altitude, nous voici parmi les cèdres et la neige. Mais, même au printemps, il sera agréable de faire les excursions à Chréa que nous propose la municipalité de Blida: le 29 mai, jour de l'Ascension, c'est la Fête des Fleurs de là-haut, avec repas à l'hôtel des Cèdres par le vatel Gelly. Le 22 juin, mieux encore, les touristes auront droit à un concert donné sur la place du Génie par les « Amis Réunis », à un mât de cocagne, à un concours de bouquets, à une sauterie endiablée avec valses et tangos, sans parler, pour les plus résistants, d'un nouveau bal, le soir à Blida, sur la place Clemenceau ! A l'hôtel des Cèdres, à midi, au cours du repas agrémenté par deux virtuoses de la harpe et du violoncelle, M. Glorieux, faisant un bref historique de la station, notait qu'en 1905, Chréa n'était encore qu'une expression géographique. Mais, depuis, dit-il, la petite armée des amis de la montagne est devenue une force imposante : « aujourd'hui, la colonie,

le Service des Forêts, la ville de Blida, le Syndicat d'Initiative, le Ski-Club, concourent à l'essor de la station ». Et, faisant allusion au Ruisseau des Singes, il ajoute : « Bientôt, Blida sera tête de ligne d'un circuit touristique unique au monde, car il offrira aux touristes, à côté du pittoresque des gorges de la Chiffa, peuplées par ceux que l'on dit être nos ancêtres, la somptuosité de la forêt de cèdres, sa station de Chréa avec son panorama merveilleux, ses glacières si renommées à l'eau si fraîche et si pure, et le contraste des sports d'hiver pratiqués en février, alors qu'à côté dans la plaine, les fleurs de nos orangers s'appêtent à répandre leur parfum embaumé ».

Les fêtes du Centenaire

Qu'on ne croie pas cependant que la Fête des Fleurs et les Fêtes de la Pentecôte, même prolongées, soient les seules. La lecture du « Tell » nous montre que les Blidéens n'étaient pas moroses non plus le reste de l'année : nombreux sont les thés dansants, les végétations (soirées mondaines), les fêtes des amicales, sans parler des arbres de Noël. Mentionnons seulement quelques grandes cérémonies traditionnelles. Le 11 mai, salves d'artillerie dès 8 h du matin, concert musical donné par les « Amis Réunis » toujours sur la brèche, église Saint-Charles décorée, bal et feu d'artifice : c'est la fête nationale de Jeanne d'Arc : « la journée consacrée à la Bonne Lorraine a été fêtée avec éclat » (9). Le 1er novembre, le ton est plus grave, ce sont les Fêtes de la Toussaint : la Schola paroissiale exécute la messe à trois voix de Niedermeyer et le Grand Choeur d'Athalie de Mendelssohn, tandis qu'au cimetière israélite, le commandant Rocas, président du Souvenir français, inaugure dans le carré militaire une stèle dont il fait don à cette communauté et à son rabbin Choukroun : « Cette stèle », dit-il, « témoignera qu'il n'y a aucune distinction entre les bons Français tombés pour la Patrie, à quelque religion, confession, ou conception philosophique qu'ils appartiennent ».

Le 11 novembre, après la retraite aux flambeaux de la veille, 21 coups de canon réveillent les Blidéens : « Comme partout où flottent nos trois couleurs, la ville des Roses a fêté dignement le glorieux douzième anniversaire de l'Armistice, sous un ciel idéalement bleu, qui ne rappelle point l'automne, mais le si beau printemps de notre belle Algérie ». La caserne Blandan et le collège colonial ont reçu une décoration soignée. Les délégations se rassemblent rue Lamy (boulevard

des Orangers). Le cortège s'ébranle aux accents d'une marche jouée par la clique du 1er régiment de Tirailleurs, et va déposer des gerbes place d'Alger, au pied du Monument aux morts.

Cependant, à l'église Saint-Charles, le chanoine Colomb, après avoir dépeint avec éloquence les horreurs de la dernière guerre, fait une allusion aux sombres nuages que l'on aperçoit à l'horizon et prêche, dans ces circonstances l'union entre tous les Français.

Mais bien sûr, aux fêtes habituelles, il faut ajouter en 1930, celles du Centenaire de l'Algérie française, organisées sous l'égide du Gouverneur général Pierre Bordes. (10) Comme dans le reste de l'Algérie, les délégations venues de métropole se succèdent à Blida, où elles seront reçues par Gaston Ricci, le maire de la ville. Le 14 mars, les délégués des chambres de commerce et les journalistes de la presse républicaine, invités par M. Froger, maire de Boufarik (11), où ils admirent le monument aux colons en voie d'achèvement, ne font qu'un court arrêt à Blida. Mais le 23 avril, les membres du congrès de la presse nord-africaine de Paris prennent le temps de boire l'apéritif sous les oliviers du Bois-Sacré, où le marabout de Sidi-Yacoub fait l'objet de leur curiosité (12), puis d'apprécier un excellent déjeuner à l'auberge du Ruisseau des Singes : « rendons grâce au ciel, conclut le « Tell », d'avoir placé à proximité de Blida les gorges de la Chiffa et à la Société des hôtels nord-africains d'avoir édifié dans un site pittoresque un établissement qui fait aimer le confort et la bonne chère ! » (13). Programme sensiblement identique le 19 mai pour les journalistes de la presse parlementaire, auxquels on offre de surcroît des fleurs et des oranges.

Blida abandonnée des dieux ?

Outre les visites des délégations, il faut mentionner celles des personnalités. En mars : M. Oberkirch, sous-secrétaire d'Etat au Commerce. En mai : M. Ferry, ministre de l'Hygiène et de la Santé publique, qui fait une courte visite à Blida, et le ministre lui-même du Commerce, M. Flandin (14), qui y consacre une journée. A la mairie, Gaston Ricci lui montre combien Blida, avec ses minoteries, ses manufactures de tabac, ses fabriques de tapis et de bijoux indigènes, ses orangeries et ses superbes jardins, est digne des plus belles destinées. Tandis que M. Marill, principal du collège colonial, lui assure que : « le personnel universitaire s'efforce de développer, chaque jour et jusque dans les moindres exercices, la continuelle leçon de grandeur

d'âme et de patriotisme qui lui incombe ». M. Flandin visitera ensuite notamment l'école arabo-française de la rue Tirman, puis l'ouvroir indigène, qui retient son attention. En le quittant, il est salué par « une aimable petite manifestation de sympathie des indigènes du quartier ». Beaucoup de fêtes, donc, et de visites, en cette année 1930. Et pourtant, une ombre au tableau, et de taille : il manque l'essentiel, il manque la visite de M. Doumergue, le président de la République ! (15) Le « Tell » du 3 mai lance l'alarme : « notre chère ville de Blida serait-elle abandonnée des dieux ? » s'interroge dramatiquement le journal. Et de rappeler par contraste les bienveillants égards des précédents présidents de la République qui, en visite en Algérie, n'avaient eu garde d'oublier Blida de leur itinéraire : M. Loubet en 1903, M. Millerand en 1922. Les Blidéens connaîtront-ils cette fois-ci l'humiliation de devoir se rendre à Boufarik pour applaudir M. Doumergue ? Car « nous ne comptons pas », ajoute-t-il, « les dix minutes d'arrêt en gare le 11 mai prochain, le temps de prendre de l'eau pour la machine... » (16).

Il fallut bien s'en contenter pourtant, et le « Tell » du 14 mai nous montre les Blidéens massés le long des barrières du passage à niveau et dans la salle d'attente, les officiels seuls ayant eu accès aux quais. C'est pourquoi, dans son allocution au chef de l'État descendant du wagon, M. Ricci se fait l'interprète de « l'amer regret » que ses administrés ont éprouvé à voir que Blida n'a pu être compris dans le programme de son voyage. Et il tient à lui rappeler les mérites de la seconde cité du département d'Alger : « admirablement située, elle est essentiellement industrielle, commerçante, laborieuse... Elle est un joyau de cette Algérie qui n'est, en vérité, qu'une province venue s'agréger à la première souche française, ainsi que l'avaient fait, en leur temps, la Bretagne et la Corse ». Le président de la République répond au maire de Blida que, tout comme lui, il a le regret profond de ne pouvoir s'arrêter qu'un si court instant dans la ville des rosés et des orangers : « il ne faut pas mesurer l'affection que je porte à Blida et à ses habitants, ajoute-t-il en guise de consolation, à la brièveté de la visite que je vous fais aujourd'hui ». Mais ses paroles suffirent-elles vraiment à calmer le juste ressentiment des Blidéens ?

Leur bonne humeur en tout cas, n'était pas sérieusement entamée. Pas plus que leur dynamisme, comme en témoignent la richesse et la variété de leur vie associative et culturelle.

Une vie culturelle exemplaire

A lire le « Tell », on sera frappé en effet par le nombre et la qualité des associations blidéennes en 1930, dont un certain nombre existaient

encore en 1962. Pêle-mêle, signalons (entre autres !) la Société de secours des Arts et Métiers, l'Association des anciens combattants de Blida, Blida-gymnaste, les Boy-scouts blidéens, le Football-club blidéen, l'Union sportive blidéenne, le Sporting-club blidéen, le Gallia-club blidéen, la Jeanne d'Arc, le Consistoire Israélite, les Médaillés militaires, l'Association sportive ouvrière, la Ligue des familles nombreuses, l'Orphelinat mutuel du peuple, les Boulomanes blidéens, l'Union des jeunesses juives, le Cercle d'escrime, le Photo-club de Blida, l'Amicale des employés communaux... Quel Blidéen ne faisait donc partie de rien ? Une mention particulière pour quelques associations : la clique du 1^{er} Régiment de Tirailleurs algériens (Blida fut le berceau de ce fameux régiment, créé en 1855, dissous en 1964). En avait fait partie, notamment, le commandant Lamy. A ce régiment était dédiée une salle d'honneur du Dar-el-Askri, (la maison du soldat), l'Amicale des Victimes de guerre (qui organisait, tous les ans, la Fête des Fleurs), le Cercle civil (dont la grande soirée dansante avait lieu au mois de mars), le Souvenir français (dont le président, le commandant Rocas était particulièrement actif), la Section de Blida, créée en 1930, de l'Union pour le suffrage des femmes (qui constate amèrement que la Française « resterait bientôt seule avec les négresses de Soudan à avoir uniquement dans la vie des devoirs et des charges »), les Amis réunis enfin, dont on a vu l'inlassable dévouement, et le Groupement musical (ces deux sociétés fusionnèrent plus tard pour devenir l'Union musicale) (17).

On sera frappé aussi par la qualité de la vie culturelle de Blida, qui pourrait en remonter sur ce chapitre à bien des petites villes de province de métropole en 1930. L'enseignement y est de qualité. Pour sa fête du mois d'avril, la déjà vieille et réputée École primaire supérieure de jeunes filles célèbre un autre centenaire, celui du triomphe du romantisme, en offrant aux parents d'élèves et au public des danses et des ballets tirés de « Carmen » et une pièce de théâtre de Musset : « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ». Quant au collège colonial (le futur lycée Duveyrier), il compte déjà d'anciens élèves et d'anciens professeurs illustres, puisque Ernest Mallebay, le doyen de la presse algérienne (18), consacrant sa chronique des Annales Africaines de novembre 1930 à « un potache qui a fait son chemin », raconte que Jules Carde (19), nouveau Gouverneur général de l'Algérie, qui vient de succéder à Pierre Bordes, fut son élève quarante ans auparavant, alors qu'il était lui-même professeur d'histoire au collège de Blida. Dans sa lettre de réponse à Mallebay, citée par « Tell » du 3 décembre, Jules Carde affirme ne pas avoir oublié ce maître qui savait

« rendre attrayants les sujets les plus ardues » et dit sa volonté de suivre l'exemple des chefs qu'il lui a fait connaître, comme Galliéni ou Lyautey.

Mais la vie culturelle, ce sont aussi des concerts, des cinémas, des théâtres, des conférences, des expositions. Par exemple, en mars, au Syndicat d'initiative, M. Eberhardt présente des tableaux évoquant un Blida disparu, celui de 1830 : la porte et la mosquée Bab-el-Dzair (démolie en 1857), la rue de la Hakouma, avec un fondouk et la coupole du bain de Sidi Ahmed el Kebir... Au théâtre de Blida seront représentés aussi bien « Cyrano », « l'Aiglon », « Madame Récamier » (avec les sociétaires de la Comédie française), ou « Carmen », qu'un opéra-bouffe ingénieux comme « Phi-Phi », ou une opérette touchant au fakirisme comme « La Bayadère ». Parmi les conférences données par des Blidéens, citons celle de Mme Bentami, épouse du conseiller général, sur Tolstoï, celle de M. Baylet, professeur au collège, sur « La Ligue des droits de l'homme et son programme de justice et de paix ». Des Algérois aussi se déplacent, comme le docteur Montpellier qui n'hésite pas à entretenir un auditoire distingué, auquel les présences féminines ajoutaient de coquets effluves d'élégance, des redoutables dangers de la syphilis ; ou comme le R.P. Joyeux, des Pères Blancs de Maison-Carrée, inspirateur et animateur de l'AMINA (Assistance morale aux Indigènes Nord-Africains), qui passionnera ses auditeurs, dont une cinquantaine d'indigènes, par ses réflexions sur « l'aube du second centenaire en Algérie, ses perspectives, ses espérances ». Mais d'illustres écrivains viennent même de métropole, tel Claude Farrère (20), qui, en mars, entretient les Blidéens du « génie de Pierre Loti », ou André Bellessort (21), qui, en décembre, leur parle, en son langage coloré et sonore, des « Voyages d'Alexandre Dumas ».

Remarquons encore que les Blidéens s'intéressent aussi à leur histoire locale (c'était alors possible !), si l'on en juge d'après plusieurs chroniques du « Tell ». Ainsi un article, traitant de la place Clemenceau, nous apprend comment les fondouks ont été remplacés par la nouvelle mairie, l'ancienne mairie par l'école Cazenave, le marché aux grains par l'imprimerie Mauguin (Bullinger successeurs), et l'ancienne halle aux tabacs par l'école arabo-française, la nouvelle halle étant édiflée boulevard Bonnier. On rappelle que Fromentin (22) avait habité près de l'ancien hôpital militaire, et l'on souhaite donner son nom à l'une des rues de la ville. On évoque le centenaire de la conquête de Blida : comment, le 23 juillet 1830, le général de Bourmont poussa une reconnaissance jusqu'à Blida,

dont les 7 000 habitants, des artisans surtout, se soumirent volontiers. Mais les montagnards des environs tendirent une embuscade à nos troupes, et la ville fut évacuée (23). L'occupation définitive, due au maréchal Valée, ne se produisit qu'en 1838, et fut progressive : en 1842 seulement étaient créés les centres de Montpensier, de Joinville, et de Béni-Méred. Mais, conclut l'auteur, « le Blida de nos jours contribue largement à payer à la métropole ses sacrifices du temps de la conquête ».

Les travaux et les jours

Les Blidéens de 1930 passaient-ils donc tout leur temps en fêtes, et en activités culturelles ? Non, bien sûr, et, comme tous les habitants de l'Algérie,

ils travaillaient, et durement, pour mettre en valeur leur pays.

« Nous avons couvert l'Algérie de centaines de villages aux toits rouges, qui lui donnent un aspect de province française », écrit Augustin Bernard en 1930 (24). Cela est particulièrement vrai pour la Mitidja, et le « Tell » se fait souvent l'écho du travail et des soucis, mais aussi des joies des agriculteurs de la région de Blida. Mentionnons seulement ici la remise de la croix de la Légion d'honneur, le 6 janvier 1930, à M. Gaston Averseng, maire d'El-Affroun, président des associations agricoles de la région, qui organisent à cette occasion un banquet pour 600 personnalités, parmi lesquelles le Gouverneur général lui-même. « L'agriculture est la principale richesse de l'Algérie », déclare M. Averseng, qui poursuit : « les indigènes profitent au même titre que nous de nos institutions... La municipalité et les associations agricoles ont créé des institutions humanitaires et sociales, une société d'habitations à bon marché pour européens, une société pour la création d'un village indigène. Un hôpital auxiliaire, une goutte de lait, une soupe populaire, rendent, avec le précieux concours des soeurs blanches, les plus grands services à notre population européenne et indigène... Nous accroîtrons la natalité en combattant deux grands fléaux : la syphilis et le paludisme ». Les officiels, dans leurs discours, rappellent les créations de M. Averseng : la Tabacop de la Mitidja, la Cave coopérative, la Coopérative des Agrumes, la Viticoop, la Banque populaire d'El-Affroun, un village indigène, l'hôpital, l'OEuvre des enfants à la montagne à Chréa...

Il en a fallu beaucoup, des hommes comme M. Averseng pour mettre en valeur la Mitidja, et Gaston Ricci le rappelle aux journalistes métropolitains en leur parlant des revers de la médaille, des « oueds secco » soudain gonflés et provoquant des inondations, du sirocco, et des sauterelles dévorant les récoltes.

Bien sûr, les difficultés ne manquent pas, et de tous ordres. Citons

pour mémoire les premiers problèmes de circulation. Qu'il tombe de la neige sur Chréa, et les heureux possesseurs d'une automobile viennent prendre leurs ébats sur les pistes éblouissantes : encore faut-il qu'ils puissent s'y rendre, et la route leur semble trop encombrée et trop étroite. Cependant, à Blida même, une charmante concitoyenne, lectrice assidue du « Tell », se plaint du prix des calèches : « autrefois, il était facile de pouvoir faire ses courses en ville, grâce aux voitures de place, qui vous promenaient très gentiment à des prix abordables. Aujourd'hui, les cochers vous demandent insolemment 20 francs de l'heure le dimanche et 8 francs après force marchandage les autres jours... »

Mais il y a plus grave. Ainsi, les problèmes de l'approvisionnement en eau. « Un grave danger menace Blida », affirme le « Tell » du 1^{er} novembre qui nous apprend que la source de la Fontaine-Fraîche, à Sidi-Kébir, qui alimente normalement Blida, a eu son débit diminué au point de priver d'eau les habitants pendant toute une nuit. A Chréa aussi l'eau est rare. Certes, la source de Kerrache a été captée, et un réservoir alimente la station. Mais, depuis, combien de nouveaux chalets sont venus s'ajouter aux chalets déjà existants ?

Comme toujours, les temps sont durs, et l'on évoque la mévente et le contingentement des vins, le ralentissement des affaires... Nos concitoyens ne sont pas insensibles non plus aux problèmes nationaux et internationaux. Le krach boursier de 1929 les préoccupe, ainsi que les menaces d'inflation. On évoque aussi les prétentions de Mussolini sur la Tunisie. Et si l'éditorialiste, qui signe Jean d'Isly, ne cache pas sa sympathie pour André Tardieu (25), alors président du Conseil, on reste sceptique sur la politique de réconciliation franco-allemande d'Aristide Briand, son ministre des Affaires étrangères. On dénonce les dangers du réarmement allemand avec une lucidité dont ne faisait pas toujours preuve la grande presse métropolitaine.

Vers l'intégration ?

Mais les Blidéens ne se découragent pas. Comme dans toute l'Algérie, on est sur la voie du progrès. On vient même en aide à la métropole : en mars, une journée, avec vente d'insignes et quête sur la voie publique, est organisée au profit des sinistrés du sud-ouest (26). En juin, Blida bénéficie du téléphone automatique. En juillet s'ouvre à Chréa une recette auxiliaire des postes. En octobre est publié un rapport sur la construction d'un asile d'aliénés à Joinville (27). En novembre, sur

l'initiative du docteur Bachir Abdel Wahab, conseiller municipal, est demandée la création d'écoles françaises dans trois douars de la commune de Blida. C'est que les musulmans d'Algérie, longtemps immobiles, évoluent de plus en plus rapidement au contact de la population européenne. Où en est-on sur le plan électoral et juridique? « Les réformes de 1919 », écrit A. Bernard, « assurèrent à la population musulmane de l'Algérie toutes les garanties nécessaires au respect et au développement de ses intérêts... Regardées par certains comme insuffisantes tandis que d'autres les déclarent dangereuses elles semblent répondre très exactement à ce qui est réalisable dans les conditions actuelles ». Mais ne perdons pas de vue le but final : « Notre but final », poursuit-il, « c'est la fondation d'une France d'outre-mer, où revivront notre langue et notre civilisation par la collaboration de plus en plus étroite des indigènes avec les Français ». Ainsi, dans sa conférence donnée à Blida, le R.P. Joyeux ne se cache pas les difficultés de cette entreprise, mais l'estime possible et nécessaire. Après avoir noté les grandes différences des conditions de vie des indigènes selon qu'ils sont bourgeois, marchands, citadins ou paysans, hommes de la plaine ou de la montagne, gens de l'oasis ou nomades du désert, il remarque, certes, que tous, souvent, communient dans la même résistance passive à nos moeurs, et il l'attribue au régime patriarcal et au protectionnisme qui caractérisent selon lui la société indigène. Pourtant, dit-il, « ne pensons pas n'avoir rien fait, ne parlons plus de ce fossé impossible à combler. Constatons que l'oeuvre à réaliser est encore immense, mais ne fermons pas les yeux sur les réalisations acquises ». Cette collaboration de plus en plus étroite, c'est bien ce que réclame aussi en 1930 le docteur Bachir dans son discours lu à Blida devant la délégation des Parlementaires, et reproduit in extenso par le « Tell » : « Patriotes conscients de la mission civilisatrice de la France dans ce pays », dit-il notamment, « nous voulons le progrès dans le cadre de la loi, l'union entre toutes les races », et il réclame, pour un avenir qu'il dit attendre avec patience, l'instruction obligatoire, l'égalité économique et judiciaire, une représentation des indigènes au Parlement, et l'égalité des charges militaires. « Les indigènes », affirme-t-il, « apprécient à leur juste valeur l'oeuvre magnifique et les réformes entreprises par la France dans ce pays, et ils attendent leur intégration définitive et complète dans la grande famille française ».

En guise d'épilogue

Bref, on était en bon chemin... Comme le disait Doumergue au cours

de son voyage : « La célébration du Centenaire aura ainsi démontré d'une façon décisive le caractère humain, pacifique, juste et bienfaisant des méthodes de colonisation de la France et de l'oeuvre de civilisation qu'elle poursuit ».

Et cette « intégration définitive », n'est-ce pas ce que réclamaient justement tous les habitants de l'Algérie, à peine une trentaine d'années plus tard, lors des grandes journées de fraternisation, à partir du 16 mai 1958 ? C'est en masse que les Blidéens, comme tous les habitants de la Mitidja, européens et musulmans, se rendent à Alger au Forum, où s'oublie les quatre années de cauchemar qui précèdent. Une manifestation monstre aura lieu aussi à Blida, sur la place Clemenceau, au cours de laquelle une jeune fille sera adoptée par le général Massu. Ce moment-là, lui aussi, peut-on penser, était « l'un de ces moments privilégiés où l'Histoire est comme suspendue et indéfinie ».

On sait ce qu'il en advint... « Vive l'Algérie française », disait de Gaulle à Mostaganem le 6 juin 1958, mais le 10 décembre 1960, sur l'aérodrome de Blida : « Il faut faire l'Algérie algérienne », déclarait-il maintenant... Dès lors, les événements prenaient un autre cours. La rébellion, implantée dans l'Atlas blidéen, active dans la Mitidja, avait, jusque-là, épargné la ville. Mais le 1er juillet 1961, un groupe de manifestants arrive par la rue d'Alger jusqu'aux abords de la place Clemenceau, et des émeutes sanglantes se produisent, faisant six morts, dont un gardien de la paix musulman, et vingt-cinq blessés... Juin 1962 : les hôtels de Blida et les Centres d'hébergement (dont le lycée de jeunes filles) sont surpeuplés. Du 1er au 18 juin, 100 avions décollent du petit aéroport civil, emportant 9 000 « passagers »... En cette triste Pentecôte 62, un lecteur du « Tell », évoquant le passé, envoie au journal un petit poème dans lequel il s'interroge avec nostalgie : « Mais où sont les fêtes d'antan ? » Et l'on connaît la suite : la place Clemenceau, début juillet, est à nouveau envahie par la foule, mais c'est pour célébrer l'indépendance, et, pour la première fois, l'une des deux communautés n'est plus là. Le « Tell » a cessé de paraître, après presque cent ans d'existence...

La vie quotidienne du passé nous aide à mieux comprendre celle du présent... Février 1963 : la halle aux tabacs devient une mosquée, la plus grande d'Algérie... Bientôt, c'est le tour de l'église Saint-Charles... 1990 : Blida est devenu, dit-on, l'un des fiefs des « islamistes ». Et l'on sait combien, en une trentaine d'années, la vie s'est dégradée... A un journaliste du Figaro-Magazine, qui lui demandait, le 24 février 1990 :

« Comment était-ce, avant, l'Algérie ? », on comprend qu'Aït-Ahmed, pourtant l'un des « chefs historiques » de la rébellion, ait répondu : « Avant ? Vous voulez dire du temps de la colonisation ? Du temps de la France ? Mais c'était le Paradis ! Des fleurs, des fruits, des légumes partout, des restaurants. C'était la Côte d'Azur ! »
Faut-il regretter le passé ? « Le passé n'est jamais mort, il n'est même pas passé », a dit W. Faulkner. Alors, évoquons-le à nouveau sans complexe, comme ce lecteur du « Tell », de juin 1962, et demandons nous avec lui : « Mais où sont partis ces jours-là ? Nos belles fêtes de Blida. Las ! où sont les fêtes d'antan, ces belles fêtes de Printemps ? »

Georges-Pierre HOURANT

Notes

- (1) Sur les journaux d'Algérie conservés à Versailles, voir articles de Yvon Ferrandis, l'Algérianiste n° 1 à 8 inclus.
- (2) L'auteur de cet article, s'il est Algérois, s'honore aussi d'avoir été pendant deux ans professeur au lycée Duveyrier, à Blida, de 1960 à 1962.
- (3) Bulletin de l'Amicale des Anciens élèves du collège de Blida, année 1990.
- (4) Jean Daniel, « Le temps qui reste ». Cité par Pierre Laffont, « Histoire de la France en Algérie » (1980).
- (5) Guide Bleu Algérie 1930.
- (6) M. Mauguin fut maire de Blida pendant 25 ans, président du conseil général, député et sénateur d'Alger.
- (7) Sur les Aïssaoua, voir l'Algérianiste n° 42, article sur « Théophile Gautier et l'Algérie ». Le célèbre écrivain avait assisté, en 1845, près de Blida, à une étrange cérémonie organisée par cette pittoresque congrégation.
- (8) Le jardin Bizot, peuplé d'essences rares et majestueuses, fut créé à Blida par le général du génie Bizot (1795-1855).
- (9) L'église St Charles de Blida, commencée en 1863, fut consacrée le 9 octobre 1864 par Mgr Pavy.
- (10) Pierre Bordes fut préfet d'Alger, avant d'être gouverneur général de l'Algérie, de novembre 1927 à octobre 1930.
- (11) Amédée Froger, maire de Boufarik, puis président de l'interfédération

des maires d'Algérie, fut assassiné à Alger par les terroristes, le 24 décembre 1956.

(12) Sidi Yacoub était un saint personnage qui vivait au XVI^e siècle. Selon la légende, de retour de son pèlerinage à La Mecque, et par la volonté d'Allah, il vit les piquets des tentes de son précédent campement transformés en vigoureux oliviers. Sur les légendes de Blida, voir le livre du colonel Trumelet : « Blida » (1887).

(13) Sur cette auberge, voir « Esquisses anecdotiques et historiques du vieil Alger », p. 174, de F. Arnaudières (1990).

(14) Pierre-Etienne Flandin remplaça Lavai à Vichy, de décembre 1940 à février 1941. Il avait passé les quatre premières années de sa vie à Alger.

(15) Gaston Doumergue fut président de la République de 1924 à 1931. Il avait été juge de paix à La M'leta, en Oranie, de 1890 à 1893. Pour les fêtes du Centenaire, il effectua son voyage en Algérie du 4 au 17 mai 1930.

(16) C'est d'Alger à Blida que fut créée la première ligne de chemin de fer en Algérie. Sur son inauguration, voir article de F. Arnaudières, dans l'Algérieniste n° spécial 1977.

(17) L'Union musicale fut créée et animée par l'opticien Robert Lorsignol, figure populaire de Blida, qui mourut en juin 1962.

(18) Sur Ernest Mallebay, fondateur de la « Revue algérienne », voir article de F. Arnaudières, l'Algérieniste n° 31.

(19) Jules Carde, ancien gouverneur de l'AOF, fut gouverneur général de l'Algérie de 1930 à 1935. Il était né à Batna, dont son père était sous-préfet

, le 3 juin 1874, et avait fait ses études au collège de Blida, puis au lycée d'Alger.

(20) Claude Farrère (1876-1957), officier de marine et écrivain, servit sous les ordres de Pierre Loti. Il obtint le Prix Goncourt en 1905, et fut élu à l'Académie française en 1935.

(21) Poète, critique littéraire, conférencier, André Bellessort était aussi un grand voyageur.

(22) Fromentin séjourna à Blida et aima beaucoup cette ville. Sur Fromentin et l'Algérie, voir l'Algérieniste n° 52.

(23) Les Romains n'occupèrent jamais Blida, car ils ne construisaient rien à moins d'une dizaine de kilomètres de la montagne. Les premiers vestiges romains n'apparaissent qu'entre La Chiffa et Mouzaïville, là où précisément

la montagne s'écarte de la plaine.

(24) Augustin Bernard : « L'Algérie » (1930).

(25) André Tardieu fut président du Conseil de 1929 à 1930, puis en 1932.

(26) En 1930, le sud-ouest avait subi de graves inondations occasionnant 176 morts ou disparus.

(27) En 1927 avaient déjà été construits 2 pavillons, mais les locaux restèrent inoccupés jusqu'en 1933. A peine ouvert, l'HPB, le seul hôpital psychiatrique d'Algérie, se révélait insuffisant, et plusieurs nouveaux pavillons

furent créés. En 1962, l'HPB comprenait 2 221 lits.

Source principale

« Le Tell », journal bi-hebdomadaire de Blida, année 1930.